Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Various pagings.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

L

Pré
M
I

Sec

DISCOURS
D'INAUGURATION

DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE QUÉBEC.

(*Incorporée par un Acte du Parlement.*)

PRONONCÉ LE 15 MAI 1848.

PAR **JOS. MORRIN,** M. D.

President de cette Corporation,

Président du Collége des Médecins et des Chirurgiens du Bas-Canada, Médecin de l'Hotel-Dieu de Québec, Membre honoraire de diverses Institutions du Canada et de l'étranger, etc., etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par

LE DR. P. M. BARDY,

Secrétaire de l'école de Médecine de Québec et Professeur de Jurisprudence Médicale et de Botanique.

QUÉBEC.

IMPRIMERIE DE N. AUBIN.

A JOSEPH MORRIN M. D. ECUYER

Président de l'Ecole de Médecine Incorporée de la Cité de Québec.

MONSIEUR

Nous les soussignés, Médecins, qui avons eu le plaisir d'entendre l'excellent discours que vous avez prononcé lors de l'inauguration de l'Ecole de Médecine incorporée de cette ville, désirons le voir publier, à un double titre, d'abord comme document historique qui doit être conservé au pays et ensuite pour l'avantage des personnes éloignées qui n'ont pu assister à cette intéressante solennité.

Québec, 18 mai 1848.

(Signé) W. MARSDEN
P. DE SALES LATERRIÈRE
JAS. A. SEWELL
ALFRED JACKSON
JOS. PAINCHAUD, SENR
J. P. RUSSELL
R. H. RUSSELL
P. M. BARDY
J. M. WATT
C. FRÉMONT
J. E. LANDRY
A. MELVIN
J. Z. NAULT
JAMES F. WOLFF
A. ROWAND
J. H. HALL.

RÉPONSE:

MESSIEURS

JE vous remercie de la manière obligeante avec laquelle vous voulez bien exprimer le désir de voir publier mon discours d'inauguration. En acquiesçant à votre demande je prends la liberté de vous faire observer que, ne m'attendant pas à un témoignage aussi flatteur, je n'y ai pas donné tout le soin que j'eusse désiré y apporter.

Je vous le livre donc, tel qu'il est, en sollicitant votre indulgence pour ses défauts et en vous priant d'accepter l'expression sincère de la considération et de l'amitié de,

Messieurs,

Votre très dévoué Serviteur,

(Signé) JOS. MORRIN.

DISCOURS
D'INAUGURATION

DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE QUÉBEC.

PRONONCÉ LE 15 MAI 1848.

PAR JOS. MORRIN, ECR. M. D.

MESSIEURS:—

LE sujet qui nous rassemble aujourd'hui est d'une importance majeure, puisqu'il s'agit d'entreprendre et de compléter un cours théorique et pratique de Médecine, digne d'être apprécié par les membres intelligents de notre profession aussi bien que par les amis de la science appartenant à tout autre état de la vie.

Dans cette cité florissante où le commerce a été cultivé avec succès, on a eu trop longtemps sujet de regretter qu'une des filles les plus aimables et les plus bienfaisantes de la science n'ait pas eu un temple maintenu par une loi publique et relevé par le caractère distingué de ses professeurs. Mais " il n'est jamais trop tard pour faire le bien" ; et si cette profession, l'une des plus nobles, qui exige, pour sa prospérité future, l'entier

exercice de nos facultés intellectuelles, a paru languir jusqu'ici, entravée, qu'elle l'était par les circonstances, la providence aujourd'hui nous permet de nous réunir, pour saluer les humbles prémisses d'une institution, limitée, il est vrai, dans ses ressources, inférieure, quant à l'étendue de ses dispositions, à beaucoup d'Ecoles de la science Médicale.

Cependant toute entreprise est empreinte de gloire, lorsqu'elle tend à promouvoir une science utile et honnête ; à exciter l'émulation parmi les hommes de littérature et de génie ; à relever le caractère d'une classe quelconque en particulier ; à procurer un accès facile à cette science divine, qui, si elle ne peut s'opposer au messager de la mort, en émousse du moins l'aiguillon et sait adoucir la terreur de sa victoire.

Soulager la détresse et adoucir les souffrances auxquelles l'homme est sujet, tel est l'objet de la Médecine ; science qui renferme des faits et des principes que l'exercice constant de nos facultés intellectuelles peut seul nous faire retenir.

Nul ne saurait douter qu'une érudition profonde, dans tout département de la science lié directement ou indirectement à l'étude de la Médecine, ne soit entièrement avantageuse à l'esprit, en même temps qu'elle lui sert d'ornement. L'élève sera d'autant plus en état de revenir de ses préjugés, de discerner la vérité de l'erreur, et d'établir ses conclusions d'une manière rationnelle et philosophique, qu'il aura étendu davantage le cercle de ses connaissances.

L'étude de la Médecine est si intimement liée avec les arts et les sciences en général, que l'histoire de ses progrès, dont je parlerai brièvement, est celle de l'avancement de l'homme lui-même en savoir spéculatif et en connaissances utiles.

Il est agréable d'enrégistrer les actes des hommes illustres et de célébrer la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité ; de signaler leurs progrès dans une partie quelconque de la science, et d'encourager le jeune étudiant à imiter leur conduite.

Il nous est impossible de dire ce qui a d'abord engagé l'homme à étudier la structure du corps humain et les moyens d'en soulager, d'en guérir les maladies.

Les annales de l'antiquité nous apprennent que les malades allaient dans les temples et les places publiques solliciter des passants, un remède à leurs maux. Les infirmes et leurs amis

se tenaient dans les rues et les grands chemins, demandant au voyageur le médicament que son expérience acquise dans ses voyages à travers des pays éloignés et populeux lui permettait d'indiquer. Et ne pas donner toute information possible à ceux qui faisaient de telles questions, était regardé par toutes les nations d'Orient comme un crime semblable à celui dont se rendrait coupable de nos jours, le capitaine d'un vaisseau qui refuserait d'en secourir un autre réclamant assistance loin encore de sa destination.

La Médecine naturelle ou fabuleuse ne pouvant être utile pour votre instruction, j'ai cru vous intéresser davantage en vous la représentant telle qu'elle s'offre à nous depuis des époques très reculées de l'histoire de notre globe.

Plus tard lorsque l'anatomie des animaux découla du système philosophique de Pythagore, et fut appliquée à la Médecine, l'art de guérir prit graduellement le caractère d'une science distincte, et puisa ses observations, comme ses succès à la véritable source, c'est-à-dire au lit du malade, ou dans les communications traditionnelles d'un maître à ses disciples, d'un père à son fils.

Le célèbre Asclépiade dut sa réputation médicale aux leçons de son père, qu'il transmit à son tour à ses descendants. Il est à regretter que de toutes les œuvres de cette famille, si souvent mentionnée dans les écrits volumineux attribués à Hippocrate, aucune ne nous soit parvenue sur la manière dont elle a dirigé les observations médicales échues au sage de Cos par droit héréditaire.

Hippocrate nâquit environ 500 ans avant l'ère chrétienne, alors que la philosophie éclairait les Etats libres de la Grèce, et que les préjugés de la superstition le cédaient, en fait de Médecine, à l'expérience raisonnée.

Le père de la Médecine, comme on l'a appelé, puisa avec ardeur à toutes les sources possibles d'instruction, et sut accumuler un vaste répertoire de connaissances pratiques pour les enseigner aux autres avec succès.

Si ses préceptes eussent été suivis, la Médecine aurait fait des progrès constants. Mais le contraire a eu lieu. A peine eut-il démontré que l'observation devait être le fondement le plus solide de tout raisonnement en Médecine qu'on lui tourna le dos, pour prêter l'oreille à d'interminables discussions sur la nature de l'homme, les maladies, la médecine, et aux erreurs

semées par toutes sortes d'expériences les plus décevantes; comme le sont les dissections des animaux vivants.

Un grand nombre assurèrent à leurs contemporains qu'il n'y avait de méthode favorable que celle de noter et d'écrire l'histoire des maladies en appuyant l'expérience sur l'observation.

Plus de cent ans après la naissance de Jésus-Christ, nâquit Galien; homme destiné à changer l'aspect et à rétablir l'ordre de la science médicale. Son génie extraordinaire, soutenu par un rare savoir, lui permit bientôt de réduire au silence la foule des Empiriques.

La Médecine y aurait trouvé plus son compte, si son imagination et l'influence des habitudes scholastiques ne l'eussent emporté sur son jugement; en effet ses œuvres, loin de frayer la route à l'observation, sont devenues autant de textes pour les disputes des âges ultérieurs; et l'exercice familier de l'observation près du lit a été bientôt mis en oubli.

Nous voici arrivés à ces siècles " *ténébreux,* " ainsi nommés par les historiens. On assure que les Arabes, dans ces temps-là, avaient des Institutions liées à des hôpitaux. Sous la protection des Maures Sarrasins, cette noble race, on bâtit en Espagne des hôpitaux célèbres, où accouraient en foule des Etudiants de tous les coins de l'Europe. Ce fut la coutume, résultat de l'ignorance, de déprimer le mérite de ces promoteurs d'une science générale; et quand ils n'auraient été que les copistes d'œuvres scientifiques, leurs services ne sauraient être trop appréciés, eu égard à cette nuit lugubre des siècles.

Quoique le stérile exemple de Galien en ait tant asservi, cependant le mal long-temps négligé a opéré la guérison de plusieurs. Fatigués de la discussion qui prenait la place de l'histoire des maladies, ils passèrent en Italie et en France; où les subtilités peut-être moins pitoyables qu'en d'autres pays, n'avaient pas encore réduit les discours sur la Médecine au rang de commentaires insignifiants. Mais le temps était encore éloigné où la Médecine devait s'asseoir sur sa véritable fondation, l'observation de faits cliniques fondés sur l'expérience.

Les élèves d'alors n'acquirent de leurs maîtres que des connaissances chimériques. On les amusait avec des discours fleuris, sans insister sur l'avantage réel que l'on retire auprès du lit des malades.

Cet exposé de l'état de la Médecine n'est nullement exagéré. Du commencement du 15e siècle au milieu du 17e environ, toute énergie en Médecine était dans un état d'enfance.

En passant en revue les faits que je viens d'exposer, un esprit réfléchi se demandera, pourquoi des institutions aussi utiles au genre humain que le sont les hôpitaux et les collèges qui en dépendent, partout où la chose est praticable, sont demeurées si long-temps dans l'enfance. C'est un fait déplorable qu'il a fallu près de deux mille ans pour démontrer cette vérité simple et évidente, savoir que la pratique en médecine ne peut s'obtenir qu'au lit du malade.

Nous savons que vers le milieu du 17e siècle, la Hollande avait des établissements semblables et qui étaient en opération active à Utrecht comme à Leyde.

Othoe Huernius de cette dernière ville, enseigna la Médecine d'après une méthode bien étendue ; consistant à examiner ses patients en présence de ses élèves, auxquels il expliquait la nature des maladies et les raisons de son traitement.

Ce grand homme fit faire des autopsies après la mort, et de plus il exerça ses élèves à comprendre et à préparer les remèdes.

A Delaboe, dont le nom mérite une mention honorable, succéda un génie dont la mémoire vivra d'âge en âge, je veux parler de Boerhave. La manière encourageante avec laquelle il s'occupa de ses élèves excita leur émulation qu'enflamma encore davantage l'estime générale qu'on portait à leur grand maître. Les plus illustres médecins du jour s'étaient enrôlés parmi ses élèves, qui furent ensuite disséminés dans toutes les parties de l'Europe.

Viennent à présent plusieurs Ecoles qui éclipsèrent la renommée de Leyde, leur mère commune. C'est à l'Ecosse, terre classique et naturelle d'industrie, qu'est dû le mérite d'avoir commencé, sous le Dr. J. Rutherford, à expliquer, dans des lectures cliniques, la nature et le traitement des maladies dans les hôpitaux publics.

Rutherford était Professeur de la pratique de Médecine à l'Université d'Edimbourg, et obtint des directeurs de l'Infirmerie Royale de cette ville, il y a environ cent ans, le privilège d'admettre des élèves à cet hôpital public, avançant ainsi les intérêts de la science médicale.

Peu d'années après, Boerhave établit une institution clinique à Vienne où Van Swieten fit des lectures publiques. Il mérite la réputation brillante qu'il avait acquise, pour avoir adopté, dans sa manière d'instruire, la pureté de la Médecine Grecque.

Boerhave, eut pour successeur de Haën un de ses élèves, dont les talents furent caractérisés par la sagacité avec laquelle il discuta les faits les plus compliqués. Et malgré la présomption orgueilleuse dont son mérite personnel fut entaché, il n'en fut pas moins un habile précepteur. Chaque page de son *Ratio medendi* offre une infatigable activité, un rare savoir, une observation exacte, et une assertion fidèle. Si l'on y trouve quelque défaut, c'est plutôt dans l'isolement que dans la série des faits. D'ailleurs sa dissertation doit être regardée comme très importante à la médecine.

A de Haën succéda Holt, également habile. Il écrivit avec élégance et pureté l'histoire des maladies, et en fit des descriptions propres à répandre la lumière sur les dogmes des anciens. Il suivit strictement les principes d'Hippocrate et donna en très peu de temps une impulsion énergique à la clinique de Vienne.

Rutherford, père de l'institution clinique de la Grande-Bretagne et élève de Boërhave, eut d'habiles adeptes dans Munro, Gregory, Home, Cullen et autres.

Aucun Professeur de Médecine pratique ne s'appliqua plus que Cullen à engager ses élèves à réfléchir et à raisonner, à observer la marche de la nature dans les maladies, et à distinguer leurs symptômes essentiels, d'avec leur combinaisons accidentelles. Il s'efforça autant qu'il le put de découvrir par l'observation ou l'analyse, la différence qui existe entre l'influence des remèdes que l'art emploie, et les opérations de la nature dans la guérison des maladies. Il observait les maladies même les plus simples ; et je dirai dans l'intérêt des élèves qui m'écoutent, qu'il observait attentivement les symptômes réunis ou alternatifs ; leurs principaux caractères distinctifs ; leurs combinaisons accidentelles et leurs changements subits ainsi que l'effet des remèdes employés pour les combattre. Il insistait toujours sur tous ces points, comme sur des objets dignes de fixer l'attention de chaque étudiant. Permettez que je cite un autre trait caractéristique de Cullen, qui le distingua surtout d'un grand nombre de ses confrères, et auquel on fait trop peu d'attention. C'est qu'il a toujours examiné les corps de ceux qui moururent sous ses soins.

On ne saurait jeter un coup-d'œil agréable sur la Médecine du Continent à cette époque.

Le seul exemple frappant de l'histoire de la Médecine, offert comme pour contraster douloureusement avec l'indifférence générale, est l'institution de Sarthes, où le gouvernement s'est distingué en lui prêtant un cordial appui.

Ce ne fut qu'en 1715, que la Cité impériale, une fois maîtresse du monde, posséda un hôpital public.

Les circonstances relatives à cette première institution dans la capitale de l'Italie, nous démontrent le soin que l'on prit alors d'y maintenir la dignité de la Médecine.

Le clergé et l'Exécutif s'unirent à l'envi pour encourager des médecins zélés et savants à en devenir les professeurs. Aucun hôpital, ne fut ouvert sous de meilleurs auspices. Il fut enrichi des collections les plus rares de la Matière Médicale. On employa tous les moyens de rectifier l'observation, de promouvoir l'étude de l'anatomie pathologique. La Chirurgie reçut les instruments les mieux perfectionnés; et le célèbre Lancisi, environné d'une foule d'élèves pleins d'émulation, fut solennellement inauguré comme chef de Clinique dans le vaste hôpital du St.-Esprit.

La réputation de Tissot illustra Lausanne, comme celle de Tomassin et de Rasori illustrèrent les villes de Boulogne et de Milan.

En Espagne, même de nos jours, la médecine est une science abstraite, un simple *memorandum*, où l'on croit suffisant de garder le nom des maladies, avec la nomenclature des remèdes propres à leur guérison.

La faculté Espagnole, regardant la Médecine comme une science de conjectures, pense que chacun devrait suivre l'inspiration secrète de son génie pour distinguer les symptômes. Chaque praticien s'efforce de soutenir son opinion sans vouloir jamais déprécier celle de son confrère.

Il existe chez eux une manière remarquable très-ancienne de régler la pratique de la Médecine; c'est que tout étudiant est tenu de produire des preuves satisfaisantes qu'il a profité des occasions d'assister pendant deux ans à la pratique dans une ville populeuse; et l'on n'accorde de licence qu'à cette condition.

Dans aucun pays de l'Europe plus que dans le vaste empire de la Russie, on n'a mis en pratique cette sage maxime, " qu'un " médecin prudent versé dans l'art de guérir fait plus que des " armées pour le bien public."

En 1765, l'instruction clinique fut établie ; et chaque école de Médecine dans l'empire est attachée à un hôpital. Les hommes d'état en Russie savaient que la prospérité physique, intellectuelle et morale d'une nation dépendait beaucoup de sa santé.

En Russie et plus encore en Prusse, on regarde le département clinique comme le plus important. Tout jeune homme de bon caractère et de talent, et possédant de brillantes connaissances dans la profession, a droit d'admission aux institutions publiques de charité ; et tous les étudiants peuvent assister *gratis* à tout cours régulier et progressif dans la science ardue d'observer et de distinguer les cas, d'interroger et de soulager les malades.

Pour se former une idée de l'état de la science médicale en Turquie, il suffit de savoir que les maladies y sont attribuées à la colère divine, aux maléfices des démons, ou à l'œil malveillant de l'étranger. Alors on ne saurait s'étonner de voir le médecin jouïr de la plus haute estime, et la science trouver des obstacles chez un peuple qui attribue les incidents naturels à des causes surnaturelles ; affaiblissant ainsi les facultés mentales pour ne les habituer pas aux recherches. Les Derviches errants sont les praticiens de la Turquie ; leurs recipés, dans les cas de maladies graves, consistent à recueillir des sentences du Coran, à les coudre ensemble et à les faire avaler aux malades. Un médecin étranger est reputé très savant et l'on avale avec avidité ses prescriptions.

En Turquie quiconque porte un chapeau au lieu d'un turban passe aussitôt pour un homme de l'art.

Les Turcs s'adressent en foule à lui et le sollicitent respectueusement de pratiquer bon gré mal gré, lui tendant les mains pour qu'il leur prenne le pouls ; seule chose qu'ils croient nécessaire.

C'est un fait curieux que rien ne saurait leur donner une idée aussi avantageuse de la science d'un médecin, que de le voir tout dire d'après l'observation du pouls. S'agit-il de décider du mérite entre un médecin étranger et un autre, le turc dans sa sagesse se prononce sans hésiter en faveur de celui qui, dit-il, lui a le mieux tâté le pouls.

L'ancienne pathologie qui attribuait les maladies à l'excès ou au défaut de vent est encore en vigueur. Ainsi le *mal de tête*, serait occasionné par du vent dans la tête ; la *dyspnée* par du vent dans la poitrine ; de cette manière la physiologie de la respiration est très simple, puisque la trachée artère conduit l'air non seulement aux poumons mais encore par tout le corps.

L'encouragement accordé aux praticiens étrangers a dégénéré en abus excessifs. Des gens qui étaient journaliers dans leur pays, deviennent aussitôt des médecins en Turquie.

Ils n'ont ni apothicaires ni magasins où l'on vende des remèdes, car ils seraient inutiles chez eux puisque rarement leurs médecins savent écrire. Leurs chirurgiens ont l'amputation en horreur. L'ouverture d'un cadavre est expressément défendue par le Koran, où il est dit: " tu n'ouvriras pas même le corps " d'un criminel qui aurait avalé des perles precieuses." On peut se faire une idée de la manière dont sont payés les soins du médecin quand on saura que le turc peut rompre dans sa convalescence les promesses faites dans sa maladie. Les chirurgiens pour tout appareil, se contentent d'une lancette, d'une paire de ciseaux, d'un fer à cautère, et de pinces pour extraire des balles. Une hémorrhagie sérieuse les déconcerte tout-à-fait, car ils ne savent comment l'arrêter.

Parlons maintenant de la France. Quelle qu'ait été l'ancienne apparence de ses écoles de Médecine, la confusion désolante qui accompagna ou fut la conséquence des changements plus ou moins rapprochés qui eurent lieu dans son état politique, retarda en France tout progrès dans la science médicale.

Chaque révolution générale et spontanée qu'a subie la nation française en a probablement effacé ou anéanti toutes les institutions.

On ne vit plus régner d'ordre dans ses nombreux départements. Le calme momentané succédant à la tempête fit comprendre à plusieurs la nécessité d'avoir des établissements de clinique, et l'on fit, à cet effet des demandes réitérées au gouvernement.

Corvisart, le médecin confidentiel de Napoléon, usa noblement de son influence en faveur de la science et de ses sectaires. Parmi les élèves de sa clinique on compte Boyle,

Laennec et Dupuytren. Plusieurs médecins français des plus éminents puisèrent successivement leur éducation à sa clinique, pour se disperser dans les diverses parties de l'empire.

Boyer, Pinel, Dubois et divers autres, également célèbres, ouvrirent à l'envi les uns des autres de nouvelles sources d'enseignement ; et les efforts de ces hommes accomplis ont produit les plus heureux résultats.

Si la France fut une des dernières à organiser et encourager des écoles cliniques, des évènements postérieurs ont démontré que ce n'était pas par une indifférence coupable, ni par défaut d'intelligence dans ses facultés toujours remplies de zèle, puisque ces établissements étaient d'un avantage réel. On doit plutôt s'étonner que ses médecins ne perdirent jamais de vue le projet qu'ils désiraient voir se réaliser, mais lequel, en dépit de leurs efforts, reçut une vive secousse de la frénésie de la république.

Le grand nombre d'institutions cliniques établies dans un temps comparativement court, la dédommagea d'avoir été en retard ; et l'on croit actuellement, qu'aucune ville dans le monde ne possède des cours de clinique aussi variés et aussi nombreux qu'à Paris ; et il faut remarquer à leur louange que les Professeurs en médecine se rendent dès six ou sept heures du matin aux amphithéâtres attachés à leurs institutions respectives pour donner des leçons à leurs nombreux auditeurs.

Parmi ceux qui se sont illustrés dans une carrière honorable, je citerai particulièrement Delpech et Fouquet qui ont rendu les plus grands services à la faculté. Le dernier fut le véritable fondateur de la Médecine clinique à Montpellier. Les travaux et les louanges de ses élèves témoignent de la valeur de son enseignement. A un extérieur agréable il savait allier la gravité dans les manières ; il était doué d'un rare savoir, d'une expérience consommée, d'une élocution féconde et d'une sagacité admirable. Tel était Fouquet dans la clinique. Delpech a été, dans le département de la chirurgie, le collaborateur actif de Fouquet. Ce grand homme ne se plut à acquérir que ce qu'il pouvait communiquer. Il aimait tant à instruire qu'il ne pouvait résister au désir de faire part à ses élèves de toute idée nouvelle. Ses lectures admirables captivaient l'attention et excitaient l'enthousiasme d'un auditoire bien disposé. Conversant avec ses élèves, il comparait leurs notions diverses et se plaisait à résoudre leurs difficultés.

Ainsi se distinguait Montpellier lorsqu'un autre nom vint répandre encore plus d'éclat sur sa chirurgie ; celui du jeune Lallemand ardent et intellectuel, avide de réputation, et consacrant tout son temps à donner une nouvelle impulsion à l'art de guérir, dans cette cité florissante.

Son dévoûment pour sa profession devrait servir de constant modèle à chaque élève de cette nouvelle école. Au milieu de ses études assidues, à la clarté de sa lampe qui brillait encore à minuit il aimait à étendre le domaine de la vraie chirurgie. Ce jeune homme extraordinaire savait que les faits nourrissent la science, mais que cette nourriture ne prévaut, qu'autant que les faits sont acquis et digérés. Ayez comme lui la même ambition, le même désir de vous distinguer et d'être applaudis, et vous aurez inévitablement l'avantage d'entretenir dans votre esprit des sentiments d'émulation qui vous porteront à témoigner et votre sympathie pour les autres et votre aversion pour le vice détestable de l'envie, apanage ordinaire du paresseux.

Après avoir esquissé le tableau des progrès de la science médicale sur le continent, je vais vous parler de ses modifications et de ses succès dans les Iles Britanniques.

Depuis long-temps on regardait comme une tâche pénible plutôt que désirable de mettre en regard l'état de la médecine du continent avec celle de la Grande-Bretagne.

La protection que le gouvernement a si longtemps accordée à la profession ainsi qu'à ses membres, attira l'étonnement et la pitié feinte des praticiens étrangers. Ce ne fut qu'après s'être déchargée du fardeau des préjugés publics, et des opinions erronées, que son énergie acquit en partie son libre exercice. Il appartient à un siècle intellectuel, à une population intelligente de permettre aux institutions publiques d'exercer de plus hautes fonctions. En quel pays de l'Europe plus que dans le Royaume-Uni, a-t-on entendu dire que " les hôpitaux publics ne sont point des écoles ni des sources où l'on doive puiser l'instruction médicale, mais seulement des établissements pour exercer cette science qui consiste à soulager l'humanité souffrante.

Par des vues si étroites le seul sentier royal qui dirigeait vers les principes d'une véritable expérience, fut obstrué au désavantage de l'éducation saine et pratique de la médecine.

Il suffira de donner une courte esquisse de nos devanciers en profession dans la Grande-Bretagne.

Au commencement du 14e siècle, la science médicale, était comme les autres dans un état de dégradation dans les Iles Britanniques. Le flambeau de la science qui avait répandu son éclat sur les climats du sud, ne s'était pas encore réfléchi sur les bords éloignés de la Grande-Bretagne.

Cependant Gilbert surnommé l'anglais, contemporain de Mendini, a mérité, même alors, de voir enrégistrer dans les premières annales de la Médecine anglaise, son nom comme médecin distingué. Quoique certainement il possédât peu de connaissances philosophiques, ou de science réelle; cependant les fautes de son principal ouvrage, le " Medicinæ Compendium," doivent en justice être attribués au siècle, et au pays dans lesquels il a vécu. La description qu'il donne de certaines maladies prouve que, sous de meilleures circonstances, il aurait pu exercer un jugement correct, et aurait excellé dans l'art de l'observation.

Long-temps après Gilbert quand l'esprit humain a pu se créer par le raisonnement, des principes plus étendus et plus lumineux; lorsque que la vérité et la raison brisèrent les liens qui les avaient long-temps retenus captives, Linacre fondateur du Collège Royal des Médecins, mérite une mention honorable. Il était nâtif de Cantorbery, et fut peut-être l'homme le plus instruit de son temps. Il étudia à Boulogne chez Politien un des linguistes les plus distingués de l'Europe. Il fut le premier anglais qui lut Aristote et Galien dans l'original grec; et il enseigna publiquement cette langue dans l'université d'Oxford. Il établit des lectures sur la Médecine dans les deux universités, et à sa mort il était le président du collège que sa libéralité avait fondé.

L'honneur d'avoir fondé la science anatomique dans la Grande-Bretagne est dû au Dr. Caïus ou Cay, l'ami intime de Vésalius, le restaurateur de l'anatomie en Europe; il demeurait avec lui pendant ses études à la célèbre Université de Padoue. Il est honorable pour la profession de pouvoir réclamer quelques uns de ses membres comme les premiers promoteurs de l'enseignement général. Quoiqu'anglais, le Dr. Caïus fit des lectures sur Aristote à l'Université de Padoue, et contribua beaucoup à avancer la cause de la littérature dans l'Université de Cambridge, où un collège érigé à ses frais porte encore son nom. Il est encore sous d'autres rapports cher à la profession. Il était d'usage de son temps d'aller étudier en pays étrangers;

mais Caius de retour d'Italie, animé d'un vif désir d'acquérir, et éclairé du flambeau de la science, récemment allumé dans ce pays, enseigna l'anatomie aux élèves anglais dans leur propre salle, pendant le long espace de 20 ans, et posa la base des connaissances auxquelles on peut attribuer la gloire et les découvertes d'Harvey.

Glisson appelé par Boërhave " le plus exact des anatomistes ;" Lower, le premier qui ait osé essayer la transfusion, et Willis qui a classé le premier les nerfs cervicaux, se sont donnés un nom qui restera attaché à la science qu'ils enseignèrent.

Nous approchons maintenant avec vénération de celui qui, d'après le langage figuré de l'inscription latine écrite sur son buste de marbre, donna le mouvement au sang, et l'origine aux animaux ; celui à qui le suffrage universel a décerné le surnom "d'Immortel."

Après avoir reçu son éducation dans la ville où nâquit Linacre, Guillaume Harvey, se conformait à l'usage d'alors, se fixa à l'Université de Padoue qui était parvenue au faîte de sa renommée médicale ; il y fut malgré son jeune âge créé Docteur en Médecine et Chirurgie.

En 1615 après la fondation des lectures de Lumley la réputation d'Harvey le désigna comme la personne la plus propre à les donner ; et en 1616 il fit part pour la première fois de sa découverte de la circulation du sang ; plusieurs anatomistes judicieux n'avaient soupçonné son existence que d'une manière vague et confuse ; d'autres avaient pensé qu'elle avait lieu dans une partie particulière du système.

Mais il était réservé à cet homme remarquable de prouver par une expérience simple et satisfaisante même aux plus incrédules, que le sang ne traversait pas seulement, mais circulait au travers de chaque partie du corps, par une admirable disposition d'où dépend l'existence de l'homme. Il démontra pleinement la contraction et la dilation du cœur ; le passage du sang ; sa réception dans les veines pulmonaires, son expulsion hors de ces veines ; son cours à travers toutes les artères du corps et son retour par les veines.

Il avait si bien compris ce phénomène et l'avait si clairement expliqué, que personne après lui ne l'a pu démontrer avec plus d'élégance, de simplicité et de vérité, quoiqu'il y ait déjà plus de 200 ans qu'il a écrit sur ce sujet.

La structure du cœur offrit une nouvelle preuve de sa doctrine. Il demanda quelle serait l'utilité des valvules situées près de son orifice, et pourquoi les unes s'ouvriraient de dehors en dedans, et les autres de l'intérieur au dehors. Parceque, répondit-il, les premières, facilitent l'entrée du sang dans le cœur, et l'empêchent d'en sortir; et que les dernières permettent au sang de sortir du cœur et les empêchent d'y retourner. Je ne mentionne ceci que pour faire voir la manière décisive et claire avec laquelle il énonça toutes ses propositions, et les conclusions intéressantes qu'il en a tirées.

Ses divers expériences sur les animaux sont innombrables.

Il fit des recherches sur le corps humain, avant ou après la mort; il étudia toutes les fonctions et maladies relatives aux propriétés du sang; doué d'une persévérance invincible, d'un jugement solide, et d'un savoir profond dans les diverses branches de la Médecine, il ne pouvait manquer de réussir.

Regardant en philosophe indifférent la fortune et la réputation, et méprisant le ridicule comme les éloges des ignorants et des dogmatiques, son génie lui inspira la confiance; et il sut asseoir sa renommée sur la base la plus solide, la " vérité éternelle."

Harvey ne parlant qu'avec modestie de son mérite, parla avec franchise de celui des autres. Il usa de modération et de politesse envers ses antagonistes. Quelle différence dans leur langage envers lui! Il est difficile, après un si grand laps de temps, de décider si la plupart de ses adversaires, les plus éminents dans la profession, ont montré sur le sujet en litige plus de scepticisme impardonnable que d'ignorance. Aveuglés de zèle dans la défense de leurs opinions imaginaires, appuyés sur l'antiquité et jaloux de la renommée de sa découverte extraordinaire, ils ne mirent aucune borne à leur rage et à leur odieux langage. D'un autre côté, Harvey observa avec douceur " qu'il convenait mieux de vaincre l'opposition par la vérité; s'ils considèrent avec moi, l'anatomie du plus vil insecte, ils trouveront Dieu aussi bien dans la plus humble que dans la plus sublime de ses créations." Ses recherches lui firent concevoir la vénération la plus profonde pour le souverain Créateur qu'il regarda comme l'auteur immédiat des opérations merveilleuses de la nature.

Après les incidents que je viens d'offrir à votre considération, je me permettrai d'en tirer une leçon utile, quoique pénible. Messieurs, il en est de notre temps comme de celui d'Harvey. La Médecine ressemble encore à un champ clos dans lequel

un trop grand nombre de ses professeurs pleins d'envie, de haine, de méchanceté et de mauvais propos, entrent en lice, et lancent avec le zèle de l'ancienne chevalerie, les traits enflammés d'emportements dégradants contre des confrères qui les égalent en intelligence ou les surpassent en succès. Permettez moi, jeunes Messieurs, de vous prémunir, avec toute la sollicitude que me donnent 30 ans d'expérience professionnelle, contre l'esprit de parti et l'intérêt égoïste. S'il est une institution humaine de laquelle on devrait bannir toute mauvaise passion, c'est assurément celle de la Médecine. Par une conduite toute opposée, vous deviendrez certainement les ornements et les piliers de votre profession ; maintenez l'honneur de la faculté, et ne prostituez dans aucun cas la dignité de votre profession aux vues sordides d'un intérêt personnel.

Je voudrais vous faire observer, dans la peinture que je vous ai faite, que chaque étudiant doit y trouver un puissant aiguillon. Je dirigerai encore particulièrement votre attention vers les dispositions et les connaissances acquises du savant Sydenham.

L'esprit général du siècle fut tellement adonné à l'hypothèse et à la spéculation, que son exemple presque isolé ne put faire que peu d'impression sur l'opinion généralement entretenue en Médecine. Il eut le talent de concevoir que l'observation seule des faits sert de base à toute science, et même à la démonstration de la vérité. On l'a surnommé l'Hypocrate anglais, et ils s'accordent en plusieurs points quant au caractère général, du système animal et à la manière d'en concevoir les opérations. Mais, pardessus tout, ils s'accordent à proscrire, dans le traitement des maladies, toute opinion spéculative sur leur nature ou leur cause.

Sydenham observa avec soin l'action des remèdes sur les symptômes et découvrit ainsi la vérité en interrogeant la nature. Il soumit sa théorie aux faits, et non les faits à sa théorie. Il ne reçut d'information que de son jugement, et n'adopta que les systèmes appuyés sur la nature.

Il sut observer et apprécier les grands maîtres, et tirer avantage de leurs vérités sans épouser leurs erreurs. La nature l'ayant doué d'une qualité, sans laquelle le génie est une malédiction, il écouta, il étudia, et observa avec une attention infatigable.

Il savait que toute erreur en Médecine était grave ; que pour

l'éviter et obtenir une connaissance positive l'attention est indispensable. Si dans l'étude de votre profession vous voulez exceller et devenir les bienfaiteurs de l'humanité, vous ne pouvez être trop tôt convaincus de la nécessité d'être attentifs; un médecin qui ne l'est pas dans une maladie grave a un grand compte à rendre.

La nécessité plus que le choix nous a fait passer sous silence les noms d'un grand nombre de célébrités du continent, tels que les Pinel, les Broussais, les Laennec, les Bayle ainsi que d'une foule d'autres pathologistes distingués; comme aussi les Bichat, les Cuvier, les Magendie et plusieurs encore de ceux qui ont obtenu les plus beaux lauriers dans le département de la physiologie, formant tous sans contredit une illustre réunion de médecins philosophes.

La même nécessité nous force de parler d'une manière un peu moins nominale, de beaucoup de médecins célèbres, illustres tant dans le Royaume-Uni, que dans les Etats-Unis d'Amérique.

Cependant le génie de Jean Hunter, si rempli d'enthousiasme, d'idées étendues, d'un esprit si inventif, mérite, dans un essai comme celui-ci, un peu plus qu'une simple remarque.

Pour servir d'encouragement et d'exemple au jeune étudiant, nous avons mentionné plusieurs noms dont le souvenir ne doit jamais s'effacer.

Nous devons en justice, pour les hommes publics qui ont fait quelque bien de leur temps, de signaler l'époque de leur vie active, afin de pouvoir peser les difficultés qu'ils eurent à surmonter, et les améliorations qu'ils ont effectuées.

Jean Hunter à l'âge mûr de 20 ans, ayant peu d'éducation, se rendit à Londres sur l'invitation de son frère William, qui était alors un professeur d'anatomie éminent dans cette capitale. Il montra bientôt à l'école de son frère, la supériorité de ses talents; et comme il observait avec soin la marche de la nature, il sut avec la sagacité d'Ambroise Paré, en suivre les préceptes d'un œil de maître, et il ne manqua jamais son coup. Il savait utiliser toute suggestion qui lui était offerte, même accidentellement.

S'il est flatteur pour l'homme de voir couronner d'heureux résultats les inductions de la raison, comme il est arrivé au grand

homme qui a découvert le Continent de l'Amérique, ainsi qu'à Franklin qui éprouva tant d'inquiétude de l'issue de ses expériences dans l'Electricité, Jean Hunter doit, comme ces hommes illustres, avoir éprouvé une satisfaction indicible.

Ses idées sur l'influence du système lymphatique sont vastes, hardies et originales, et prouvent la profondeur de ses connaissances anatomiques et physiologiques. Et n'ayant pas d'opinions abstraites ou spéculatives, il étudia les faits.

Ceux qui, comme Hunter, ont consciencieusement rempli leur rôle, sont sûrs d'obtenir l'estime du monde, et de prospérer. Ils méritent la reconnaissance de la postérité, et sans laisser derrière eux ces monuments magnifiques de génie et d'industrie active, qui font le sujet de ce court exposé, ils pourront, à leur dernier jour, dire avec le savant Chesselden, et le classique et profond Pott " ma lampe est presqu'éteinte, j'espère qu'elle a " brûlé pour l'avantage d'autrui."

La vérité marche maintenant à pas de géant. Le 18e siècle a fait disparaître le respect superstitieux qui empêchait d'examiner les morts pour l'avantage des vivants, et la pathologie approcha plus près de la perfection, par une connaissance plus intime du changement organique.

Voyez l'aimable et doux Mead; le judicieux et lucide Gregory, un des plus beaux ornements de la profession; Baillie qui pour avoir long-temps médité les merveilleux ouvrages de son Créateur, éprouva des sentiments d'admiration envers l'Etre Suprême, et qui avec une humble confiance dans les promesses du Rédempteur telles qu'expliquées dans l'Evangile, sut le regarder comme son espérance en cette vie et sa consolation à la mort; enfin les Munros distingués par la justesse de leur jugement leur goût exquis, une science saine et d'infatigable recherches.

Heberdeen, comme Timothée, eut dès son bas âge un sentiment profond de religion, un grand amour pour la vertu; son plus ardent désir était de promouvoir les intérêts, la félicité de ses semblables; ayant mené une vie active, le témoignage d'une bonne conscience, répandit la douceur et la sérénité sur ses derniers jours.

Jenner, disciple de Jean Hunter, fut béni de l'indien errant de l'Occident, et de l'habitant rusé et jaloux du céleste empire,

et regardé comme l'auteur de ce charme inestimable qui les garantit de la plus hideuse et de la plus fatale des plaies sublunaires; ce qui souleva contre lui toutes les passions humaines suscitées par l'intérêt et la vanité ; mais avec la dignité paisible d'un héros, il fut toujours disposé à pardonner ; et la postérité en payant un digne tribu à sa mémoire admettra " que la plus " violente attaque des détracteurs ignorants de sa conduite ou " de ses écrits, n'a pas attaché de flétrissure à son nom." Les Blizzards, Sir Astley Cooper, John Abernethy, Liston &c., ont contribué à élever l'art de la Chirurgie au rang glorieux d'une science et se sont appliqués à conserver plutôt qu'à démembrer. Tous ces grands noms, familiers à tout le monde ont puissamment contribué au progrès des connaissances pathologiques et pratiques.

Plusieurs causes ont retardé les progrès de la science médicale dans les Etats-Unis, qui formaient pour ainsi dire un nouvel établissement. La population était extrêmement éparse; elle venait d'un pays, et vivait dans un siècle où les idées superstitieuses s'opposaient à tout progrès, où l'on répudiait la plus légère altération dans les anciennes doctrines.

Vers le milieu du 18e siècle, on vit Bard et Middlleton insister sur la nécessité d'étendre la science médicale dans la cité de New-York.

Shippen et Morgan sont regardés comme les fondateurs de la Médecine en Amérique. Leur génie et leur persévérance ont fait couler à flots la science à travers tous les Etats de l'Union.

Ils furent habilement soutenus par Rush, dont le nom ferait honneur à tous les pays. C'était l'Hipocrate et le Sydenham de l'Amérique. Profondément imbu de cet adage, " que la vie est courte, et que l'art est long," il ne sacrifia pas son temps à des amusements frivoles, n'éprouvant d'autre plaisir que d'étudier, d'enseigner et de pratiquer sa profession.

Personne ne sut mieux que le Dr. Rush, que pour comprendre la nature, il faut avoir de la persévérance, faire tous ses efforts pour s'appliquer constamment à l'étude sans jamais se lasser.

Jouissant à un haut degré du talent de l'observation, il ne se laissait jamais décourager par les difficultés qu'il pouvait rencontrer, sachant que le temps n'est jamais perdu lorsqu'il est employé à rechercher la vérité.

Permettez-moi de recommander encore ce bon, ce grand homme au jeune étudiant pour lui servir d'exemple Ponctuel dans tous ses engagements, modèle de tempérance, il était régulier dans toute sa conduite.

Il se levait matin, et consacrait à l'étude des heures qu'un grand nombre perdaient dans le sommeil.

Il était charitable envers les pauvres, sachant par là qu'il prêtait au Seigneur.

A la fin de sa vie, employée à rendre des services continuels aux hommes, il adressa ces derniers mots à son fils; " soyez indulgent pour les pauvres."

Distinguez-vous par les mêmes vertus qui ont illustré les membres éminents de la profession que vous avez choisie, et la fin de vos jours ressemblera à la leur.

Il serait bien difficile d'entreprendre de citer les noms des citoyens américains en rapport avec chaque branche de la Médecine, et qui se sont distingués par leurs talents, leur savoir, leur piété, leur dévouement au bien-être de leur pays, et aux vrais intérêts de leurs concitoyens.

Dans quel autre pays, que les Etats-Unis d'Amérique trouvera-t-on, dans l'art de guérir, tant parmi ceux qui ont orné que parmi ceux qui ornent aujourd'hui les annales de la Médicine, des membres plus distingués par leur amour pour la vérité, ou qui aient employé le temps avec plus d'activité et d'une manière plus utile au genre humain?

Après vous avoir entretenu si long-temps, il ne me reste plus qu'à passer rapidement en revue la Médecine Canadienne, les membres de la profession et les Institutions médicales en Canada, et à terminer par quelques remarques que j'adresserai aux Professeurs et aux Elèves de cette Nouvelle Ecole de Médecine.

Il est agréable de considérer les progrès rapides des Institutions de Médecine dans cette Colonie; telles sont la fondation du Collège McGill à Montréal, l'Ecole de Médecine et de Chi-

rurgie de Montréal, la faculté médicale du Collège Royal à Toronto, les diverses sociétés de Médecine dans le Canada Est et Ouest ; et je puis ajouter la publication de journaux de médecine ; je ne dois pas non plus passer sous silence ce qui a eu lieu dans le passé.

Au commencement du 17e siècle, le pays que nous habitons était un coin obscur dans l'empire de la création. Le sauvage errait à travers les déserts dont notre cité et ses environs formaient une partie. La terreur, la misère et la destruction comme liguées ensemble régnaient sur toute l'étendue de notre sol ; et nous, qui occupons en paix le site de Stadacona, où quelques uns s'efforcent de répandre des connaissances utiles ; où d'autres donnant l'essor à ces principes qui contraignent le majestueux océan, les ondes de ce fleuve, et ses innombrables ramifications, découvertes d'un jour à l'autre, à contribuer au bonheur de chaque classe de la société, tous dans des sphères différentes, nous nous efforçons de soulager la détresse, et d'échanger mutuellement des sentiments de généreuse affection ; car je le répète, nous ne sommes plus épouvantés par les loups carnassiers des forêts, ou par des loups humains, plus carnassiers encore, altérés de sang et rôdant autour de leur proie.

Bientôt après l'époque que je viens de mentionner se leva une ère plus favorable. Le bon esprit d'entreprise déconcerta en partie l'inquiète agitation des mauvaises passions ; adoucit la férocité, et remplaça la hache du guerrier par celle du bûcheron qui défricha des forêts presqu'impénétrables.

On vit bientôt l'Indien réparer les maux dont il avait affligé ses semblables, tandisque ses souffrances et ses maladies étaient adoucies par les soins tendres et bienveillants de la femme charitable.

L'histoire offre à notre admiration les actes des vainqueurs civilisés, comme ceux des héros barbares. Mais si le cœur se brise de douleur au souvenir de tant de nations immolées, il éprouve d'un autre côté une indicible joie en voyant l'ordre moral rétabli. Je désire vous engager un moment à porter vos regards sur les travaux de ces femmes angéliques, qui abondonnèrent la France, leur pays natal, et la douceur de leur foyer domestique, pour consacrer courageusement leur existence au bien-être général des habitants, des districts où elles fondèrent l'Hôtel-Dieu de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal.

Les Dames · ces communautés furent les premières dispensatrices de la médecine en Canada; et en 1640 et 42, lorsque la petite vérole exerça ses ravages avec une incroyable violence sur la race humaine, on vit ces femmes jeunes et délicates, porter la consolation et le secours au sauvage malade comme à l'habitant de la colonie, et cela avec la même sollicitude, qu'elles ont transmises à celles qui leur ont succédé jusqu'à ce jour.

Et pour l'ordre, la propreté et l'attention envers les malades, quel autre établissement pourrait surpasser l'Hôtel-Dieu de Québec ?

Si dans toutes les institutions érigées sur notre sol pour le soulagement de l'humanité souffrante, on se faisait un devoir sacré d'y traiter aussi charitablement ceux qu'on y reçoit, nous servirions d'exemple aux autres.

Permettez-moi en terminant cet humble et juste tribut, de vous citer une anecdote relative à l'Hôtel-Dieu de cette ville. L'année dernière, accompagnant un médecin distingué des Etats-Unis, dans toutes les salles, je le vis aller de côté et d'autre, les yeux fixés sur le plancher, paraissant méditer : lui ayant demandé quel était le sujet de ses réflexions, " je cherche, dit-il, à trouver la plus légère tache ! ! "

Les religieuses dans la suite du temps, eurent l'assistance du Sieur Giffard qui fut remplacé par M. Jean Madry, médecin pratiquant de la Corporation des Chirurgiens-Barbiers. Il y a 200 ans qu'il est venu en ce pays, commissionné de la Cour de France, et muni de pleins pouvoirs de nommer ses députés dans la profession ; l'on n'a conservé de lui, que son nom, avec les pouvoirs extraordinaires de sa commission. Il s'est noyé en montant à Montréal. En 1684, arriva à Québec, une frégate française, ayant à son bord l'abbé St. Valier, plusieurs personnes de distinction, avec des troupes et des recrues. Elle avait amené tant de malades, que l'on fût obligé de dresser des lits dans tous les appartements disponibles de l'Hôtel-Dieu. Les principaux symptômes de cette affection se manifestaient par la fièvre, le délire, les pétéchies, et l'affection scorbutique des gencives. Les médecins regardaient la saignée à l'artère temporale au début de la maladie, comme offrant la plus grande chance de succès parmi tous les moyens curatifs que l'on pouvait employer.

En 1700, une épidémie ayant les caractères de notre influenza, sévit avec rage, enlevant beaucoup de vieillards, parmi lesquels on compte M. Rousselle, médecin de l'Hôtel-Dieu, homme très habile, et qui avait rempli cette fonction importante pendant plusieurs années.

En 1708, la petite vérole parut pour la troisième fois avec autant de fatalité, pour reparaître encore huit ans après, mais avec moins d'intensité. Le *Cimetière des Picotés*, dans cette ville, que nous connaissons tous, a été ouvert en cette occasion.

En 1710 La *Belle-Brune* arriva à Québec, ayant à son bord des personnes infectées d'une fièvre contagieuse nommée, *la maladie de Siam*, semblable à celle que l'*Oriflamme* avait introduite dans la colonie quelques années auparavant. Dans les deux cas, la maladie se communiqua aux colons, et exerca des ravages alarmants; cette dernière épidémie surtout immola parmi ses victimes douze prêtres et six religieuses. Tout ce que l'on peut dire de ces deux maladies, c'est qu'elles ressemblaient beaucoup à la fièvre de vaisseau de l'été dernier. En voyant aussi comme elle a été fatale au clergé qui a administré ces pauvres malades, nous pouvons conclure, qu'alors ils ne l'ont cédé en rien au dévouement, au zèle infatigable de leurs frères qui ont exposé et perdu la vie en assistant les émigrés de 1847.

Le premier médecin de la vieille France, qui assista l'Hôtel-Dieu, fut le Sieur Giffard, déjà mentionné, le dernier a été le Dr. Dénéchaud, grand-père de la respectable famille actuelle de ce nom, encore dans cette cité. Le Dr. Dénéchaud, était un homme de génie, plaisant par la douceur de sa conversation; il assistait avec bonté ses malades, et possédait des qualités qui feront toujours chérir sa mémoire.

Du milieu à la fin du 18e siècle, les principaux Médecins de cette ville ont été, les Drs. Badelard, Guthry, Hurst, Beaumont, Laparre, Lajus, Duvert, Superant, Laterrière, Ust et Suzor; parmi leurs descendants, quelques-uns, comme ceux du Dr. Dénéchaud, occupèrent un rang distingué au milieu des citoyens les plus respectables du Bas-Canada.

Parmi les médecins anglais qui méritent d'être mentionnés pour leur honnêteté et leur vigilance dans leur temps, l'on peut citer le nom du Dr. Nooth, chef du département médical de

l'armée en 1793, qui accompagna Lord Dorchester au Canada, et distingué par son caractère professionnel, ainsi que ceux de Davidson, Longmoore, Fisher, Holmes, Buchanan, Cockburn, Lloyd et autres.

Plusieurs années après la conquête, la pratique la plus importante était entre les mains des médecins de l'armée, agissant comme praticiens militaires et civils, mais plus particulièrement dans les familles d'origine anglaise.

Le premier bureau de médecins examinateurs fut établi vers 1794, d'après l'ordonnance qui a été dernièrement abrogée, par la fondation du Collège des Médecins et Chirurgiens du Bas-Canada, dont les Gouverneurs forment actuellement le Bureau Provincial de Médecine. Les Drs. Fisher, Lajus, Foote et Oliva en étaient les membres.

L'on remarquera que les Drs. Longmoore et Holmes furent les premiers praticiens anglais qui furent attachés à l'Hôtel-Dieu et prirent des étudiants natifs du Canada sous leur patronage.

Le dernier médecin militaire que je nommerai, et qui s'est acquis avec l'estime de la profession et du public la réputation d'homme savant et philanthrope, est le Dr. Skey ci-devant inspecteur-général des hôpitaux militaires.

Au nombre des médecins natifs de ce pays dans les commencements de ce siècle, et qui ne sont plus, je ferai mention des Drs. Ménard, Frs. Blanchet, Labrie, Mercier, P. De Sales Laterrière, Hall, Perreault, Tessier, Fargues et autres, qui terminèrent tous leur éducation en Europe ou aux Etats-Unis. *Voyez l'Appendice.*

Messieurs, je ne ferai que rendre justice aux membres actuels de la Faculté de Québec, comme corps, en disant qu'ils ne sont point surpassés sur ce continent quant à leur habilité dans la Médecine, la chirurgie et l'art obstétrique, et je puis ajouter, avec orgueil, quant à leurs habitudes strictement tempérantes.

Quant à vous, Messieurs, qui devez tenir le rang honorable de Professeurs dans cette Ecole de Médecine, poursuivez avec ardeur et constance toutes les découvertes fondées sur la vérité. La base où repose la gloire des Professeurs en Médecine de l'antiquité comme de nos jours, est sans contredit la vérité de

leurs observations. N'employez jamais vos talents à développer des hypothèses imaginaires. Comme la vérité seule subsiste, la démontrer n'est pas seulement le devoir de chaque professeur, mais c'est encore sa plus grande gloire. Soyez systématiques, patients et attentifs, lucides dans tous les faits particuliers que vous citerez. Soyez affables, sans manquer de dignité. N'omettez rien de ce qui peut procurer la véritable expérience à ceux qui suivront vos lectures.

Messieurs les Etudiants, j'ai déjà anticipé sur ce que j'ai intention de vous dire. Dans la profession que vous avez choisie, plusieurs peuvent voir sans distinguer; entendre, sans comprendre. Vous ne devez pas mesurer vos connaissances sur le nombre des sessions consacrées aux études préparatoires de la Médecine. Dites-moi si vous avez employé votre temps, comme je vous ai fait voir que le jeune et actif Lallemand l'avait fait, et je vous dirai l'étendue de votre savoir.

Pour étudier votre profession avec avantage, avez-vous orné votre esprit par une bonne éducation? Peut-on alléguer pour excuse, qu'on ne saurait obtenir dans les villes de cette colonie, une aussi bonne éducation élémentaire qu'en Europe?

Si vous n'avez formé votre esprit, par le moyen d'une éducation libérale, à observer, comparer et réfléchir ; si vous n'avez pas le talent de généraliser, même d'imaginer, et de suggérer, vous ne serez jamais célèbres dans votre profession.

Comme la science est un des principaux ressorts d'une conduite vertueuse, j'entretiens donc l'espoir que vous avez su mettre à profit l'enseignement élémentaire que vous avez reçu dans les séminaires de ce pays.

Votre intelligence sera développée par la science que vous avez puisée sur les bancs de l'école. Aucune ville ne saurait offrir de plus grands avantages pour cultiver l'esprit de bonne heure, que celle de Québec. Vous avez les moyens d'acquérir les langues modernes dans l'état particulier de notre société ; et l'on enseigne dans nos séminaires les auteurs classiques des anciens avec ce succès et ce discernement propres à étendre les bornes de l'esprit, à aiguillonner ses facultés et à satisfaire la raison.

Si cette école de Médecine est destinée à devenir un ornement à la cité et une bénédiction pour la communauté, elle doit avoir pour objet le commerce de " l'esprit avec l'esprit."

C'est être dans l'erreur que de n'exiger pas de chaque élève autant de connaissances que l'occasion lui permet d'en acquérir. Mes jeunes amis, profitez de vos moments, et bientôt vous acquerrez l'expérience des années. On peut vous procurer ici tous les moyens d'obtenir une éducation complète en médecine, qui pourront égaler et quelquefois surpasser le but de toute autre institution établi sur le continent de l'Amérique.

Il serait difficile d'énumérer les occasions favorables de faire des progrès dans l'étude de la Médecine et de la chirurgie, vû les accidents et les maladies sans nombre qui remplissent l'Hôpital de la Marine et des émigrés et l'Hôtel-Dieu de cette ville, où l'on acquiert par l'expérience les connaissances les plus précieuses.

Les progrès importants du Commerce et les avantages particuliers à Québec, comme port de mer, visité tous les ans par plus de 1,200 vaisseaux ; la facilité de suivre la pratique de la Médecine et de la Chirurgie dans un hôpital qui contient plus de 300 lits, et reçoit plus de 1500 malades pendant la durée de la navigation ; l'avantage d'examiner et d'observer les cas, de connaître les maladies et d'en rechercher le siège, ainsi que les organes affectés ; tout est propre à mettre cette école en état de répandre les connaissances les plus importantes dans la Chirurgie et la Médecine clinique. Il ne faut pas seulement considérer les nombreuses et importantes opérations de la chirurgie, ainsi que les moyens de les rendre profitables à l'élève ; mais encore l'avantage de recevoir en français comme en anglais l'instruction clinique dans l'Hôpital de Marine, et d'avoir accès à une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages en Médecine, ce qui semble devoir assurer l'importance et l'efficacité de l'école de Médecine de Québec.

Messieurs, j'entretiens les sentiments les plus sincères de respect pour notre école. Comme elle excelle en avantages locaux j'espère que le patriotisme, l'amour de la science, l'esprit public, et, les intérêts de l'art en général, engageront à l'avenir plusieurs de nos riches et bienfaisants concitoyens, à suivre le noble exemple de feu M. McGill de Montréal, et de feu le Dr. Fargues, qui à son retour d'Angleterre, fit un legs magnifique propre à donner une base plus stable à notre institution, qui pourra devenir la gloire de cette cité et de la science médicale, et prouver que nous n'avons pas en vain adopté la devise de la circulaire de notre école de Médecine.

VIRES ACQUIRIT EUNDO.

Gen

than
Cou
itsel
frien

flour
vate
Scie
and
But
the
the
natu
com
hun
rese
sche

INAUGURAL ADDRESS

Delivered 15th May,

1848.

Gentlemen,

The purpose for which we this day assemble is one of more than ordinary interest; to commence, prosecute, and complete a Course of Medical Science and Practice, which shall recommend itself, as well to the intelligent of our own profession, as to the friends of Science in every other department of life.

It has too long been a subject of deep regret, that, in this flourishing City, in which commerce has been successfully cultivated, one of the most amiable and benevolent of the daughters of Science should not have found a fane sanctioned by public law, and upheld by the high character of its professorial instructors. But, "'Tis never too late to do well"; and though a profession the most noble, and which requires, for its successful prosecution, the untiring exertions of the highest faculties of our rational nature, has hitherto been allowed to languish without a vigorous combination; under providence, we are this day met to hail the humble beginnings of an institution, limited, it may be, in its resources, and inferior, in the extent of its arrangements, to many schools of Medical Science.

Every undertaking, however, is stamped with glory, which tends to improve polite and useful learning, to excite emulation among men of literature and genius; to heighten the character of any particular class; and to give facility to that divine science, which, if it cannot arrest the messenger of death, blunts as much as possible his sharpened sting, and softens the terror of his victory.

To relieve distress, and to mitigate the sufferings to which man is subject, constitutes the science of medicine; a science that involves facts and principles which can only be retained by the constant exercise of our mental faculties.

It cannot be doubted, that extensive knowledge in every scientific department, whether immediately or collaterally connected with the study of medicine, is highly advantageous and ornamental. In the proportion to the extent of acquired knowledge, the student will be enabled to correct prejudices, to discriminate between truth and error, and form his conclusions on rational and philosophic grounds.

So intimate indeed, is the study of medicine with the arts and sciences in general, that, the History of its progressive improvement, to which we are now about briefly to advert, is the history of man's improvement, in elegant and useful knowledge.

It is a grateful task to record the acts of illustrious men, and to commemorate the benefactors of mankind; to trace the progress they made in their particular department of science, and to hold up their conduct to the youthful student, as examples for imitation and encouragement.

We are not enabled to state, how man was first led to direct his attention to the structure of the human frame, and to the manner in which its diseases could be alleviated and cured.

The records of antiquity inform us, that the afflicted were stationed in temples and public places, for the purpose of peti-

tioning the passers by, for a remedy to their particular complaints. The streets and highways were frequented by the infirm and their friends, and the passing traveller was implored to suggest a remedy, which his experience in journeying through distant and populous countries, might enable him to afford. And, not to afford every possible information to those putting questions, was considered by all eastern nations, a crime, equal in extent, to what in our day, we would reckon the master of one vessel guilty of, in refusing succour to another, that had importuned him for aid, while yet at a distance from her destination.

Not considering the subject of natural or fabulous medicine as tending to your present edification, I have considered it more interesting to bring before you its condition posterior to very ancient periods in the history of our globe.

In process of time, when animal anatomy was combined with the Pythagorean system of philosophic reasoning, as applied to medicine, the art of healing gradually assumed the appearance of a distinct science, and was acquired at the true source of all successful observation, the bedside of the sick; or by the traditional communications of a master to his disciples; or those of a father to his son.

The celebrated Asclepiades owed his medical fame to the knowledge acquired from his sire, which he again transmitted to his own descendants. It is to be lamented that of the labours of this deserving family, so frequently noticed in the voluminous writings ascribed to Hippocrates, no information has come down to our day, of the manner in which that remarkable race conducted those medical observations which descended to the Coan sage by hereditary right.

About 500 years before the christian era, when philosophy and liberty were rendering illustrious the states of Greece, and superstitious prejudice was yielding in medical matters, to rational experience, Hippocrates was born.

The father of medicine, as he has been called, drank deeply and eagerly from every conceivable source of information, and treasured up those stores of practical acquirements which he successfully taught to others.

Had his valuable precepts been followed, the science of medicine would have steadily advanced. But it was far otherwise. Scarcely had he discerned observation to be the most solid foundation in all medical reasoning, than they turned aside to listen to interminable themes about the nature of man, disease, medicine, and false deductions from the most deceitful of all kinds of experiments: dissections performed on the bodies of living animals.

There were not wanting many, who warned their contemporaries, that no course was auspicious which consisted not in noting, and writing out the history of diseases, as records of observed experience.

Upwards of one hundred years afters the birth of Christ, Galen arose, a man destined to change the aspect and established order of medical science. His extraordinary genius was aided by great learning, which enabled him soon to silence the crowd of sectarian empirics.

It had been more advantageous for medicine, had he not allowed his imagination and the influence of scholastic habits, to overpower his judgment, since his works, far from clearing the way to observation, became so many text-books for the controversies of succeeding ages; and the simple exercise of bed-side observation, was soon lost in oblivion.

Ages now succeeded, to which historians have given the appellation of "dark." It is asserted that the Arabians, in these benighted times, had medical institutions in connection with hospitals. Under the protection of that noble race, the Saracenic Moors, celebrated hospitals were established in Spain, and crowded with students from every part of Europe. It has become

a custom, the result of ignorance, to detract from the merit of those promoters of general science: but their services, if only as copyists of scientific works, can hardly, in that dreary night of centuries, be too justly appreciated.

Although the sterile example of Galen enslaved the million, yet the long unrectified evil wrought, in many, its own cure. Disgust with mere discussion, instead of histories of maladies, drove these to travel into Italy and France, where subtleties, somewhat less wretched than in other countries, had not yet reduced medical orations into unmeaning commentaries. But the period was still far distant, in which medicine was to be grounded on its only true foundation, the observation of clinical facts, and the collection of instances.

The students of these days acquired from their teachers only idle chimeras. They were amused with a profusion of blossom, but the real fruit of appealing to the sick bed, was seldom enforced.

These representations of the condition of medicine are not exaggerated. From the beginning of the fifteenth, till nearly the middle of the seventeenth century, all medical energy was in a state of dotage.

On reviewing the statements we have now submitted, it is naturally suggested to the reflecting mind, how institutions, so beneficial to the human race, as those of general hospitals, and collegiate establishments in connection with them, wherever practicable, should have remained so long in a state of infancy. It is a melancholy fact, that, nearly two thousand years were necessary to establish a simple and evident truth, that practical medicine can only be acquired at the bedside of the sick.

About the middle of the seventeenth century, we have testimony that in Holland, establishments such as those we have hinted at, were in active operation, both in Utrecht and Leyden.

Othon Huernius, in the latter city, taught medicine on a comprehensive plan, by examining his patients in the presence of

his pupils, and expatiating on the nature of diseases, and the reasons for his mode of treatment.

This great man caused inspections of the body to be made after death, and moreover, exercised his pupils in the knowledge and preparation of medicines.

To Delaboe, a name worthy of honorable mention, succeeded one, whose genius entitles him to the grateful recollection of every succeeding age. I refer to Boerhaave. The encouraging manner in which he took notice of his pupils, fired their professional ambition, which was farther inflamed by the general estimation in which their great master was held. The most illustrious physicians of the day, were on the list of his pupils, who were afterwards scattered over every part of Europe.

Many schools now arose that eclipsed the fame of Leyden, their common parent. To Scotland, the land of native worth, belongs the merit of being the first, under Dr. John Rutherford, to explain in clinical lectures, the nature and treatment of cases in public hospitals.

Rutherford was Professor of the Practice of Medicine in the University of Edinburgh, and obtained from the managers of the Royal Infirmary of that city, one hundred years ago, the privilege of admitting students into that public hospital, and thus advancing the interests of medical science.

A few years afterwards, Boerhaave established a clinical institution at Vienna, in which public lectures were delivered by Van Swieten. The reputation he acquired, was at once brilliant and merited, from his having adopted as his mode of instruction, the chasteness of Grecian medicine.

De Haen, another of Boerhaave's pupils was his successor, whose talents were characterized by the sagacity with which he discussed the most complicated facts. And, though an overweening self sufficiency darkened his merits as a man, he was a most

efficient instructor. In his *Ratio medendi*, indefatigable industry, select learning, accuracy of observation, and fidelity of statement, are evident in every page. If they fail in aught, it is, that they are rather a collection of isolated facts, than a connected series. Still, his dissertation must be regarded as a valuable contribution to medical science.

To De Haen succeeded Stoll, equally able, elegantly and chastely to pourtray the history of disease, and who made historical descriptions subserve the purpose of throwing light upon the dogmata of the ancients. The principles of Hippocrates he firmly adhered to, and in a short time, by judicious energy, strongly impulsed the clinique of Vienna.

Rutherford, the father of Clinical Institution in Great Britain, and a pupil of Boerhaave, had able followers in Munro, Gregory, Home, Cullen and others.

No teacher of Practical medicine ever took more pains than Cullen, in leading his students to reflect and reason, to observe the course of nature in diseases, and to distinguish between their essential symptoms and accidental combinations. He uniformly endeavoured, so far as he was able to discriminate, by observation and analysis, the reasons between the influence of the remedies employed by art, and the operations of nature, in the cure of diseases. No disease, however slight, but what was made by him the subject of observation ; and I mention this for the benefit of every student now before me, that he marked, most attentively, the symptoms, as they appeared in concourse and succession ; their chief distinguishing characters ; how they accidentally combined, and spontaneously changed ; and how they were effected by the remedies employed. All these, he never failed to insist upon, and pointed them out as objects, pre-eminently deserving the attention of every student. Permit me to mention another trait of Cullen's character, which remarkably distinguished him from many of his fellow practitioners, and which is but too little

attended to. I refer to his never failing to inspect the bodies of those who died under his treatment.

In taking a retrospect of continental medicine at that period, there is little to cheer.

The one bright example that stands prominently forth upon the page of medical history, and presents a painful contrast to the general passive indifference, is, the institution at Sarthe, where the government dignified itself by a cordial support.

It was not till 1715, that the imperial city, once the mistress of the world, possessed a public hospital.

The circumstances connected with this first institution in the Italian capital, afford a gratifying proof, how much the dignity of medicine was, then and there, sought to be upheld.

Ecclesiastical and executive power vied in encouraging zealous and scientific physicians to become its professors. Never was an hospital opened under happier auspices. It was enriched with the choicest collections of the Materia Medica. Nothing was wanting, which was conceived likely to correct observation, or calculated to promote the study of pathological anatomy. Its surgery was supplied with the most approved instruments; and the justly appreciated Lancisi, surrounded by a band of emulous pupils, was solemnly inaugurated as chief of the clinique, in the vast hospital of the Holy Ghost.

Pavia was renowned from the fame of Tissot; and Bologna and Milan deserve honorable mention, and acquired a name from Tommasini and Rasori.

In Spain, even at the present day, medicine is an abstract science, a mere matter of memory, the keeping in remembrance the names of diseases, together with the nomenclature of medicines supposed to be their cure.

ne bodies of

that period,

forth upon
ntract to the
rthe, where

the mistress

tution in the
the dignity
d.

encouraging
ors. Never
was enriched
a. Nothing
observation,
natomy. Its
nments; and
of emulous
nique, in the

and Bologna
a name from

an abstract
emembrance
ure of medi-